

# Un naturaliste polonais en Guyane française au XIX<sup>e</sup> siècle ou les mémoires de Konstanty Jelski de 1865 à 1869<sup>1</sup>

P i o t r D a s z k i e w i c z \* ,

J e a n - C h r i s t o p h e d e M a s s a r y \*\*

Plus d'un siècle a passé depuis l'unique édition en polonais des mémoires guyanais de Konstanty Jelski en 1898<sup>2</sup>. De nos jours, le nom de ce dernier reste pour ainsi dire inconnu, même des spécialistes de l'histoire naturelle de Guyane française. Les rares auteurs qui mentionnent le nom de Jelski font habituellement référence aux quelques informations disponibles sur son séjour au Pérou (Boubier, 1925)<sup>3</sup> ou à son importante contribution à l'ouvrage intitulé “ *Ornithologie du Pérou* ”<sup>4</sup> (Vuilleumier, 2003)<sup>5</sup>. Ils rappellent aussi que Jelski fut pour Władysław Taczanowski<sup>6</sup>, une des plus importantes sources de spécimens et d'informations sur l'avifaune néotropicale et que d'une manière générale, Konstanty Jelski a joué un rôle majeur dans la constitution des collections d'animaux et dans la connaissance de la nature sud-américaine<sup>7</sup>. D'ailleurs, nombreux sont ceux parmi les plus grands naturalistes de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à avoir travaillé sur les collections envoyées en Europe

---

<sup>1</sup> Ce texte reprend une conférence prononcée le 1 juin 2005, dans le cadre du colloque « Voyageurs, naturalistes ... », au Centre de l'Académie polonaise des sciences à Paris.

\* Muséum National Muséum National d'Histoire Naturelle, Département Ecologie et Gestion de la Biodiversité, 61, rue Buffon, 75005 Paris ; piotrdas@mnhn.fr

\*\* Actuellement chargé de mission et responsable de la commission DOM-TOM au sein de la Société Herpétologique de France. Il continue à participer à des missions d'exploration et d'inventaire de faune en Guyane française.

<sup>2</sup> Jelski, K. 1898. *Popularno-przyrodnicze opowiadania z pobytu w Gujanie francuskiej i po części w Peru (1865–1871)*. Kraków. Pp. 172

<sup>3</sup> Dans “ *l'Evolution de l'Ornithologie de Maurice Boubier*, Paris, Librairie Félix Alcan 1925 ”, on peut juste lire que “ *Costantin Jelski, à partir de 1871, parcourrait le Pérou* ”.

<sup>4</sup> “Deux personnes différentes ont étudié ce matériel [oiseaux néotropicaux], l'ornithologue polonais Ladislas Taczanowski (1819-1890), qui était conservateur au Muséum de Zoologie de Varsovie, et l'allemand Hans von Berlepsch (1850-1915)”.

<sup>5</sup> Vuilleumier, François “ *Perspectives in Ornithology Neotropical Ornithology: Then and Now* ” *The Auk* 120 (3) July 2003: 577-590.

<sup>6</sup> Władysław Taczanowski (1819-1890), zoologiste polonais, conservateur et directeur du Cabinet d'Histoire Naturelle à Varsovie, connu surtout pour ses recherches et publications sur l'avifaune de l'Amérique du Sud et de la Sibérie (*Faune ornithologique de la Sibérie orientale* et *Ornithologie du Pérou* en trois volumes édités en 1884-86 à Rennes). Il s'intéressait également aux arachnides (*Les Aranéides de la Guyane française* Horae Societatis entomologicae Rossicae, St. Petersburg, 1871 et 1873).

<sup>7</sup> Jelski a envoyé à Varsovie un nombre important de vertébrés, dont 480 espèces d'oiseaux, parmi lesquels environ 200 étaient nouvelles pour la Guyane française et 60 nouvelles pour la science. Dans l'envoi d'Amérique du Sud se trouvait un pacarana (*Dinomys branickii*), un rongeur très rare. Jusqu'en 1897, le Cabinet Zoologique de Varsovie était la seule collection au monde à posséder un exemplaire de cet animal. (Wąsowska Monika Wiszniewska-Ślepińska Grażyna. *The History of the Collection of Neotropical Fauna in the Museum and Institute of Zoology PAS until 1939*. Bulletin of the Museum and Institute of Zoology PAS, (1996) N° 1, 29-34 supplement to *Annales Zoologici*).

par Jelski<sup>8</sup>, à qui ils ont d'ailleurs dédié plusieurs noms de genres et d'espèces d'animaux<sup>9</sup>. Si son nom reste toujours présent à travers la nomenclature zoologique, sa vie et ses mémoires guyanais restent quant à eux quasiment inconnus.

Konstanty Roman Jelski (1837-1896) nacquit à Lada. En 1853, il termina le lycée à Minsk et commença des études de médecine à l'Université de Moscou, qu'il arrêta après trois ans pour déménager à Kiev, où il débuta en 1856 des études de sciences naturelles<sup>10</sup>. Il les termina en 1860 en obtenant le diplôme de « candidat des sciences naturelles<sup>11</sup> ». Deux ans plus tard, il présenta un mémoire de maîtrise<sup>12</sup>. Pendant ses études, il eut en charge les collections du cabinet zoologique de l'Université de Kiev. En 1858, il accompagna Karol Kessler - un des meilleurs zoologistes de tout l'Empire Russe - dans une expédition zoologique en Crimée. A l'époque, l'université de Kiev disposait d'une très bonne équipe de naturalistes qui enrichissait ses collections, organisait de nombreuses excursions et expéditions et éditait de nombreuses monographies dans le domaine des sciences naturelles. C'est à Kiev que Jelski acquit sa formation de naturaliste<sup>13</sup>. Après avoir terminé ses études, il fut nommé enseignant au collège de Novgorod (1862-1863). Mais dès 1862, il fut mis à disposition de l'université de Kiev afin de s'occuper des collections du cabinet zoologique<sup>14</sup>.

---

<sup>8</sup> Les mammifères furent décrits par K. Peters de Berlin et par Oldfield Thomas du British Museum, les oiseaux par Władysław Taczanowski, Philippe L. Sclater et Osbert Salvin de Londres, Jean L. Cabanis de Berlin, les poissons, les amphibiens et les reptiles par Albert Günther du British Museum et par Franz Steindachner du Musée de Vienne, les mollusques par Władysław Lubomirski, les araignées par Władysław Taczanowski (il a décrit 200 espèces et 9 genres nouveaux à partir du matériel envoyé de Guyane), les crustacées par August Wrzesniowski, les lépidoptères par Charles Oberthür de Rennes, les Staphylinidées par Siemion Solski de St. Petersburg et les orthoptères par Ignacio Bolivar de Madrid. Ajoutons que nous devons aussi à Jelski l'existence des collections botaniques (conservée à Cracovie à l'Institut de Botanique de l'Académie Polonaise des Sciences) et les collections anthropologiques (décrites par Kazimierz Stolhywo à Cracovie). Une visite au Musée de Raimondi à Lima nous a convaincu qu'une grande partie des spécimens de Jelski (souvent avec les étiquettes écrites de la main de Jelski) se trouvent encore aujourd'hui dans la collection de cette institution.

<sup>9</sup> A titre d'exemple *Jelskia*; *Mustella jelskii*; *Thalurania jelskii*; *Artemia jelskii*; *Plociopterus jelskii*; *Telmatobius jelskii* *Macrobrachium jelskii*; *Papilio warscewiczii jelskii*; *Upucerthia jelskii*; *Polystira jelskii*; *Chaetostomus jelskii*; *Dyscolus jelski*.

<sup>10</sup> Ses études à l'Université de Kiev furent le sujet de l'article de Józef Kożuchowski 1961 *Kijowski okres (1856-1863) w życiu Konstantego Jelskiego. Memorabilia Zoologica*. Ossolineum, Wydawnictwo PAN. Wrocław Warszawa.

<sup>11</sup> Ce diplôme des universités de l'Empire Russe équivaut à une licence dans le système français.

<sup>12</sup> "Anatomiceskoe izsledowanija *Lithoglyphus naticoides* Fer." (Observations anatomiques de *Lithoglyphus naticoides* Fer.)

<sup>13</sup> Une de rares publications de Jelski date de cette période. Il publia en 1862 avec Kessler « *O malakologiceskoj faunie okrestnostej Kiewa* ». Plus tard, en 1863, ce travail fut aussi publié en français dans le Journal de Conchyliologie.

<sup>14</sup> On trouve encore aujourd'hui à l'Université de Kiev l'herbier de Moldavie et une partie de la collection entomologique constitués par Jelski.

Les années 1862-1863 furent très agitées sur le plan politique, et en janvier 1863, l'insurrection éclata en Pologne. Les diverses organisations indépendantistes, clandestines, très nombreuses et les étudiants polonais y contribuèrent massivement. Nous savons peu de choses sur les activités des Jelski à cette période, mais il est certain que suite à ces événements, il passa la frontière turque. Ainsi, il se retrouva dans l'Empire Ottoman sans le moindre document et sans aucun bien. A l'époque, le milieu des émigrés polonais était très actifs non seulement en France, mais aussi en Turquie. Certains parmi ces émigrés parvenaient même à faire carrière au sein de l'administration ottomane. Tel fut le cas de M. Wolski, qui, sous le nom de Rustem Bey, devint haut fonctionnaire du gouvernement turque. Celui-ci aida rapidement Jelski à surmonter les difficultés et lui confia la tâche de cartographier et d'inventorier les richesses géologiques du pays. Mais Jelski n'aimait pas travailler pour l'administration, car il avait le sentiment qu'on l'empêchait de bien faire son travail et que ses supérieurs n'attendaient de lui que des rapports superficiels. Il décida donc de quitter la Turquie et gagna la France. Il arriva à Paris en 1865, où il rencontra les propriétaires des entreprises de commerce de spécimens naturalisés, Verreaux et Deyrolle.



A handwritten signature of Konstanty Jelski in cursive script. The signature is written in dark ink and is positioned below the portrait.

Illustration 1. Le portrait et l'autographe de Konstanty Jelski (source : Jelski, K. 1898. *Popularno-przyrodnicze opowiadania ...*, op. cit.).

Les naturalistes polonais, qui travaillaient avec ces deux maisons, leur avaient recommandé Jelski. Depuis longtemps, ce dernier rêvait d'explorer la forêt tropicale. Son rêve se réalisa, car grâce à l'aide de ses amis, il pu partir en Guyane française, où il passa quatre ans à récolter des spécimens tout en travaillant, tantôt comme aide pharmacien, tantôt comme enseignant. En 1869, pour des raisons de santé et aussi à la demande de Władysław Taczanowski, il quitta la Guyane pour se rendre au Pérou. Les premières années d'exploration du Pérou par Jelski furent financées par Konstanty Branicki, un riche collectionneur naturaliste et mécène du cabinet d'histoire naturelle à Varsovie. A partir de 1873, il travailla en qualité de naturaliste et conservateur au Musée de Raimondi à Lima<sup>15</sup>, tout en restant en contact avec le Cabinet de Varsovie. Après son retour en Pologne, Konstanty Jelski s'installa à Cracovie<sup>16</sup> en 1880. Il y travailla en tant que conservateur dans le musée physiographique de l'Académie de l'art et des métiers (Akademia Umiejętności) et y mourût en 1896.

Pendant ses études à Kiev, Jelski avait rencontré, dans le milieu étudiant polonais, deux personnes qui ont plus tard joué un rôle important dans la rédaction et la publication des ses mémoires guyanais : Adrian Baraniecki, un médecin, plus tard réfugié à Paris et Józef Sowiński, qui avait fait des études de chimie, mais qui finalement devint prêtre.

Le premier d'entre eux consacra toute sa fortune à la création d'un musée de l'industrie et d'une école supérieure pour les filles à Cracovie. Il retrouva Jelski à Paris et l'aida financièrement à partir en Guyane. Lorsqu'il revint en Pologne, Jelski donna occasionnellement des cours aux élèves de cette école et aida à organiser le musée. C'est Adrian Baraniecki qui convainquit Jelski d'écrire ses mémoires de Guyane française et du Pérou. A l'origine, ce livre était destiné aux élèves de l'école des filles fondée par son ami, mais Konstanty Jelski cessa d'écrire ses mémoires quelques années avant sa mort. Nous n'en connaissons pas la raison : peut-être son travail et sa vie familiale ne lui en laissèrent-ils pas le temps<sup>17</sup> ? Peut-être qu'avec la mort en 1891 d'Adrian Baraniecki, Jelski mit-il de côté ce projet qu'il avait accepté de réaliser pour son ami maintenant disparu ?

---

<sup>15</sup> Aujourd'hui, Konstanty Jelski est considéré au Pérou comme l'un des plus importants naturalistes du XIXe siècle à y avoir travaillé.

<sup>16</sup> A l'époque, cette partie de la Pologne se trouvait sous occupation autrichienne.

<sup>17</sup> La Bibliothèque Polonaise conserve une lettre (Ms 471 1111-1114) de Jelski à Władysław Laskowicz datée 28 mai 1895. La lettre a été écrite à son domicile (Kraków Karmelicka 43). De cette lettre nous apprenons que Jelski était cousin de Laskowicz, un émigré à Paris, ami de géologue Ignacy Domeyko. Cette lettre traite principalement des détails de la visite de Domyeko en Pologne mais l'informe aussi sur le travail sur les silex que Jelski préparait ainsi que de ses nombreuses occupations familiales. Nous voyons donc que probablement il n'avait pas du temps à consacrer aux mémoires guyanaises.

Le second habitait à Cracovie et resta très proche de Jelski lorsque ce dernier s'y installa. Après la mort soudaine de Jelski, Józef Sowiński trouva les notes de son ami et les prépara en vue de les publier, totalement à sa charge et dans un but non lucratif. C'est donc grâce à lui que le travail de Jelski ne fut pas perdu et que nous disposons aussi de tant des détails sur sa vie.

Ajoutons aussi que, malgré une énorme activité scientifique, Jelski a très peu publié. Il était avant tout un naturaliste de terrain, qui fréquentait aussi les cabinets et les collections d'histoire naturelle. Ce sont les autres naturalistes qui ont exploité les fruits de ses explorations. Jelski n'était sans doute pas un " homme de plume ".

En effet, Jelski fit preuve d'une extraordinaire curiosité dès son arrivée en Guyane. Car, à peine avait-il débarqué à Cayenne en août 1865, qu'il déposa ses quelques affaires dans une chambre d'hôtel et se mit à visiter la ville le soir même, notamment la très célèbre Place des Palmistes. Seulement quelques jours après son arrivée, il saisit une occasion d'embarquer le 2 septembre 1865 sur un bateau qui devait se rendre sur le fleuve Approuague. Ce premier voyage fut en fait une de ses plus importantes expéditions dans l'intérieur de la Guyane, car il dura au total environ un mois et lui permis d'approcher la confluence avec le fleuve Arataye, située à plus de 150 km de Cayenne par bateau. Au cours de son séjour, Jelski saisit toutes les opportunités dans la limite de ses obligations professionnelles, mais parfois combinées avec elles, pour visiter la Guyane et collecter des échantillons naturalistes. Ainsi, on apprend qu'il a visité quelques lieux très connus aujourd'hui, comme par exemple Saint-Laurent-du-Maroni, les Île du Salut, l'Île du Grand Connétable, la rivière de Kaw ou encore Saint-Georges-de-l'Oyapock.

Les mémoires guyanais constituent un précieux témoignage du travail réalisé par un naturaliste de l'époque en Amérique du Sud. Ce livre est aussi un document d'une grande valeur sur l'histoire de la Guyane française, sa population, l'administration coloniale, les bagnes, les recherches naturalistes etc., car c'est « un regard extérieur » et très objectif qui nous est fourni. En effet, Jelski était non seulement un excellent observateur, décrivant très fidèlement tout ce qu'il voyait, mais il ne faisait pas partie de l'administration coloniale et

---

n'était pas originaire de Métropole. Cette position privilégiée lui a facilité ses prises de contacts avec les indigènes, notamment les amérindiens :

*Nous rencontrions de temps en temps des Indiens au bord de la rivière Uassa. Parfois, ils avaient l'air hostile. Puis, on faisait connaissance. Cela m'était d'autant plus facile que Thomas me présentait à eux comme quelqu'un de bien : " Li bon blanc, li pas français " »<sup>18</sup>.*

Jelski décrivit de nombreuses rencontres avec les amérindiens :

*« J'ai également observé des Indiens sauvages, car quelques membres d'une tribu Galibi sont venus au village. Ils attendaient des cadeaux de la part des nouveaux venus. Ces Indiens avaient de longs cheveux noirs ; ils se promenaient presque nus, un pagne constituant leur unique vêtement. Leur apparence et leur équipement étaient en accord parfait avec leur mode de vie, celui de chasseurs de la forêt. La couleur de leur peau était celle du cuivre ; elle contrastait si peu avec la couleur de la forêt qu'une fois, j'ai failli toucher l'un d'entre eux parce que je ne l'avais pas vu. Leur comportement était très calme, ce qui contrastait beaucoup avec le comportement bruyant des Africains ».*

Il admirait leurs capacités à s'adapter à la vie dans la forêt :

*« Je suis allé à la chasse en compagnie de quelques Indiens et d'un garçon de Madère. L'homme civilisé marche lentement dans la forêt : il regarde et observe. L'indien marche très rapidement ; il a les sens très développés et il repère également, avec une grande facilité, les objets de petites tailles. Plus tard, j'ai eu la preuve à plusieurs reprises de l'extraordinaire capacité visuelle des Indiens. Pour cette raison, leur compagnie, si instructive, était néanmoins très fatigante, car je consacrais toute mon attention et toutes mes forces juste pour pouvoir les suivre dans la forêt. Parfois ils s'arrêtaient, regardaient en hauteur et dessinaient avec leurs mains des lignes dans l'air ; ils regardaient probablement le soleil pour déterminer la direction à prendre. Parfois ils cassaient des branches de jeunes arbres, très fréquents dans cette partie de la forêt, afin de retrouver la route du retour »* OU encore *« J'admirais aussi la grande agilité des Indiens dans d'autres situations. Par exemple, assis dans une pirogue, on ne peut pas voir les poissons près de la surface de l'eau. Or, les poissons s'approchant de la surface provoquent de petites ondes avec leur nageoire dorsale. A la simple observation de ces petits mouvements de l'eau, les Indiens étaient capables de savoir de quelles sortes de poissons il s'agissait, leur taille, et de les transpercer d'une flèche ».*

C'est principalement grâce à ses relations amicales avec les Indiens que Jelski a pu apprendre leurs méthodes de chasse et se procurer de nombreux spécimens naturalistes :

---

<sup>18</sup> Traduit en français dans le texte original : " cet homme est un bon blanc, il n'est pas français "

« Les Indiens situés du côté hollandais venaient souvent à St. Laurent pour vendre des animaux, des bouteilles d'eau en argile, des paniers imperméables appelés paparà, et bien d'autres objets. Ils troquaient ces marchandises contre de l'argent, de la poudre, du plomb pour les balles, ou de la vodka. Ces Indiens avaient l'habitude de choisir un ami, nommé mozami, et c'était principalement avec lui qu'ils faisaient des échanges. Un jeune Indien, nommé Pul, me choisit pour mozami. C'était un bon garçon, mais assez paresseux, et un homme qui aimait la boisson. J'étais généreux avec lui. Il m'apportait parfois des oiseaux ou des poissons. Mais une seule fois, il m'apporta une chose peu ordinaire. Il ignorait même l'espèce de cet animal. Il pensait qu'il s'agissait de quelque chose qui était à peu près comme un singe noir Ateles. En réalité, c'était un chat noir sauvage, *Felis jaguarundi*, un animal rare. Pendant mon séjour en Guyane, j'ai vu quelques peaux noires de chats, mais toujours avec des taches encore plus foncées. Le mien n'avait aucune tache, et il était encore plus noir. Sa tête était, en proportion du reste du corps, plus petite que chez les autres chats.

Mozami Pul m'accompagnait parfois à la chasse dans la forêt ; je lui servais alors à mon tour de guide en le conduisant sur des sentiers que je connaissais. Tout d'abord, je lui ai montré quatre trous, creusés pour 16 francs. Ils avaient 1 mètre de surface et 2 mètres de profondeur. Ils étaient couverts de branches et clôturés par des perches pour prévenir les hommes de la présence des pièges. Mais pendant quelques mois, peu d'animaux y sont tombés : un Agouti, deux tortues (de deux espèces différentes), un grand lézard, un crapaud, et deux souris marron sur le dos et blanches sur le ventre, un peu épineuses. Mozami Pul admirait cette méthode de chasse qui lui était inconnue. Il m'en apprit d'autres : il prit une grande feuille de marantha, l'enroula en trompette, et mit un bout fin dans sa bouche. Ainsi, il produisait un bruit qui attirait inévitablement l'Agouti, si celui-ci se trouvait à proximité. Plus tard, je vis que cette méthode était très répandue chez les Indiens pour attirer cet animal de la taille d'un lièvre, et qui avait une très bonne chair ».

Il analysait très bien leur situation :

« Au moment de la découverte de la Guyane, les Indiens occupaient toute la côte et les rives de toutes les rivières. Ils furent opprimés et persécutés par les Européens. Les Indiens qui se vengeaient étaient pourchassés ensuite par les blancs. La variole et les autres maladies venues de l'Europe ainsi que l'alcool a décimé cette population. Leur nombre a considérablement diminué et aujourd'hui il n'y a plus d'Indiens sur les rives du Kourou, de Kaw, de la Comté et du Mahury. Il en reste très peu sur les rives de la haute Approuague. Le plus grand nombre se trouve sur les rives du Maroni et de l'Oyapock ».

Jelski présentait très clairement les menaces qui pesaient sur ses amis :

« Malgré ce développement des sens et cette capacité d'adaptation, les Indiens sont de moins en moins nombreux. Peut-être, ce peuple va-t-il vers une disparition totale, au moins dans certains pays. Ceci me chagrine beaucoup. Les Indiens disparaissent, car ils rencontrent la civilisation, par l'intermédiaire de commerçants avarés, qui, grâce à l'alcool, obtiennent tout ce qu'un Indien peut leur apporter. Quand j'étais en Guyane, un commerçant de l'Oyapock a par exemple escroqué les Indiens en leur achetant un radeau de bois

*de cèdre contre seulement quelques litres d'alcool. En allant un peu plus loin sur la rivière, les Indiens auraient pu en tirer environ 500 francs ».*

Il analysait la situation déplorable des Amérindiens à l'époque et réfléchissait même à des solutions pour enrayer leur déclin :

*« Thomas m'a raconté que lors des voyages sur le haut de la rivière, les commerçants de l'Oyapock prenaient aux Indiens tout ce qu'ils voulaient. Ils payaient très peu, car les Indiens qui vivaient là-bas, avaient très peu de contact avec la civilisation. Comme disait Thomas, ils étaient " li sot ", contrairement aux Indiens d'Uassa, qui avaient plus de contacts avec la civilisation. Les commerçants y allaient et donnaient presque des ordres aux Indiens ; ceux-ci les écoutaient bien que très mal traités, et ne se plaignaient jamais de leurs oppresseurs. Le gouverneur de la colonie était au courant de ces pratiques et ne trouva pas d'autre moyen pour protéger les Indiens que d'interdire aux commerçants de voyager au-delà des sauts. Le moyen le plus efficace aurait probablement été de restaurer l'activité des missionnaires et de développer sous leur direction, comme autrefois au Paraguay et en Bolivie, des villages chrétiens. Avec l'aide des missionnaires, les Indiens auraient pu former des villages plus grands. Ainsi, ils seraient parvenus à développer leur propre agriculture, leur élevage, et vivre dans la richesse et la tranquillité du bonheur de la vie familiale ».*

Dans ses mémoires, Jelski a décrit toutes les catégories de la population guyanaise. Une partie importante de ces descriptions est consacrée à la population d'origine africaine, constituée d'anciens esclaves et de leurs descendants. Car seulement dix-sept années s'étaient écoulées depuis l'abolition de l'esclavage (1848) au moment où Jelski était arrivé en Guyane (1865). La période de l'esclavage était toujours omniprésente dans la mémoire des habitants de la colonie :

*« De l'ancienne plantation ne restaient plus ici que les arbres fruitiers. Avec la décadence de la colonie et l'abolition de l'esclavage, toutes les autres cultures se transformaient en broussailles » et « Les Africains étaient les descendant, nés en Guyane, d'esclaves noirs. Mais je connus certaines personnes qui furent amenées de l'Afrique dans leur jeunesse. Ils provenaient de diverses parties de ce continent et suivant leurs origines, ils avaient des physionomies très différentes. Les plus laids devaient être originaires du Gabon, les plus beaux, Jolofi, du Sénégal. Les plus travailleurs étaient les Krumani, originaires de la baie de Guinée : ils étaient grands, beaux, forts et ils marchaient très rapidement. On me raconta qu'une fois un coursier Krumani envoyé de Kourou à Cayenne réussit à revenir le jour même avec une charge. Normalement, en une journée, on faisait seulement la moitié de cette route ».*

La situation défavorisée des Africains n'avait pas échappé pas à l'auteur des mémoires :



*« En Guyane, l'éducation est encore très peu répandue parmi les Africains. Ils sont très peu nombreux à l'école. Il n'y en avait qu'un seul parmi les fonctionnaires. Il était écrivain dans un bureau de chemins de fer. Le plus souvent, c'étaient les femmes africaines qui allaient à l'école. Les sœurs de St. Joseph de Cluny s'occupaient de leur éducation. Les africains aimaient bien s'habiller en blanc pour les parades».*

Jelski, très sociable comme d'habitude, nouait des liens d'amitié avec certains descendants d'esclaves et visitait leurs habitations :

*« C'est la propriété d'un Africain, M. Coustin, que j'ai le plus souvent visitée. C'était un homme très bon, dont l'activité principale était la préparation des peaux d'oiseaux. Pendant ce temps, sa mère et sa femme s'occupaient de préparer du couac jaune destiné à la vente. Ainsi, elles amenaient la prospérité à la famille. Grâce à son travail manuel, la vieille femme racheta les membres de sa famille soumis à l'esclavage ; elle acquit également des terres, ce qui constituait une belle acquisition ; c'était vraiment remarquable. »*

Il consacra également plusieurs pages à l'immigration survenue en Guyane suite l'abolition de l'esclavage :

*« L'esclavage fut aboli dans les colonies françaises à la fin de la première moitié du XIXe siècle. Une grande partie des anciens esclaves noirs n'ont pas voulu rester travailler chez leurs anciens propriétaires. Ils ont préféré partir et se mettre à leur compte. Dans cette situation, pour sauver les grandes plantations, l'administration n'avait pas d'autre moyen que de faire venir des ouvriers de l'étranger, de Chine et d'Inde en l'occurrence. La colonisation chinoise fut un échec. Pendant mon séjour, je vu seulement un seul Chinois. Il allumait les réverbères dans les rues de la ville. Par contre, les immigrants d'Indes Orientales constituaient la base de la classe ouvrière des plantations et des exploitations aurifères. On appelait ces gens kuli (Coolies). J'ai eu du mal au départ à les distinguer des Africains. Ils venaient de Karikal, un endroit qui se trouve dans la partie orientale de la Péninsule Indienne. Les entrepreneurs signaient avec eux des contrats pour un certain nombre d'années ; ils s'engageaient également à financer leur retour dans leur pays d'origine après la fin du contrat. Ces ouvriers, dont la majorité ne parlaient pas français, étaient à peine mieux traités que les esclaves ; la mortalité était telle qu'apparemment, moins de la moitié parvenaient à rentrer chez eux ».*

Les bagnes et les prisonniers sont décrits à plusieurs reprises dans les mémoires de Jelski. Les déportés ont aussi parfois contribué à la collecte de spécimens naturalistes :

*«Certains Arabes déportés sur l'Île du Diable m'avaient livré plusieurs espèces de Gorgonia rouges, jaunes et blanches. Ces beaux coraux, étalés en éventail et fait d'une matière semblable à de la corne, étaient recouverts d'une écorce d'une très belle couleur ».*

C'est aussi en parlant du baignage que Jelski nous décrit les dangers liés aux requins :

*«On m'a raconté l'histoire d'un déporté qui avait osé nager vers la pleine mer. Il fut happé par un requin et succomba suite à son imprudence. Les requins étaient attirés à cet endroit, car on avait l'habitude d'y jeter les corps des déportés dans la mer. Durant toute l'année, il ne se passait pas une seule journée sans qu'un cadavre ne soit jeté à l'eau. On les lançait le soir, à proximité de ce lieu qu'on appelait la roche blanche<sup>19</sup>. A peine les corps enfermés dans un sac étaient-ils jetés par-dessus bord depuis une barque, que les requins, qui attendaient cet instant, se jetaient dessus et les déchiraient rapidement en morceaux ».*

La population carcérale l'intéressait autant que le reste des habitants de la Guyane :

*« Les malfaiteurs déportés ici sont quelques milliers. Il n'y a pas que des Français. On rencontre parmi eux beaucoup d'Arabes, d'Algériens, un peu d'Allemands, d'Alsaciens, certains de la Légion Etrangère, des Corses, des Italiens, des Tapuis, des Hindous et des Africains. Ces gens sont originaires de diverses classes sociales, ont divers degrés d'éducation et des professions très variées. Il y a des avocats, des médecins, des artistes, des personnes mondaines avec de bonnes manières et parlant plusieurs langues. Leurs connaissances contribuent à l'amélioration de leur condition de vie. Ils sont employés dans les bureaux. Il leur est permis de se consacrer à l'artisanat. Les bénéfices de leur travail vont en partie à l'administration et en partie à eux-mêmes. Nombreux sont ceux qui savent tisser de belles choses à partir de fils d'agave, qu'ils vendent ensuite à très bas prix. D'autres sculptent des noix de coco ou fabriquent des cannes d'os de requin, en mettant les vertèbres de l'animal sur un bâton de fer, et en polissant l'extérieur. Certains ont la permission de donner des heures de cours aux officiers. L'un d'eux enseigne la guitare, un autre donne au capitaine des leçons d'espagnol. Ce dernier, très cultivé, dit en regardant une photo sur le bureau du capitaine : " c'est Mlle X ". "D'où la connais-tu ? " demanda le capitaine. Le prisonnier répondit : "J'ai dansé avec elle au bal, dans tel lieu". Ce prisonnier est un tricheur très intelligent. Sous de fausses identités et à de faux titres, il a emprunté de grosses sommes d'argent à Hambourg, à Paris, et dans d'autres villes. Avant son arrestation, il vivait comme un grand seigneur ».*

Sensibilisé par la répression qui sévissait au moment de l'occupation de la Pologne, Jelski remarqua les prisonniers politiques :

---

<sup>19</sup> Ecrit en français dans le texte original.

*« Il y avait aussi quelques prisonniers politiques. Parmi eux, un grand blond, avec une longue barbe. C'était un des camarades d'Orsini et avait participé à l'attentat contre Napoléon III. Les médecins avaient beaucoup de compassion pour lui. Ils le laissèrent pendant des semaines à l'hôpital, bien que pas vraiment malade ».*

Jelski décrivit aussi la sévérité du régime pénitentiaire de la Guyane :

*« La bonne conduite était récompensée par les faveurs de l'administration et une réduction de peine. Mais d'un autre côté, la moindre désobéissance était punie avec une extrême sévérité. Pendant mon séjour, un prisonnier Arabe qui priait avait refusé l'ordre de revenir immédiatement dans une baraque : il fut tué sur place. On expliquait cette sévérité par la peur d'une révolte générale des condamnés, car si ceux-ci venaient à s'unir, ils pouvaient devenir très dangereux ».*

De nombreuses pages des mémoires sont consacrées à la vie au quotidien des habitants de la Guyane au début de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il nous parle aussi d'architecture, de l'organisation de l'hôpital et même des distractions de l'époque :

*« La place [des Palmistes à Cayenne] était ornée de plusieurs centaines de palmiers. Elle était liée à une autre place, plus petite et située devant le palais du gouverneur. Trois fois par semaine, à cet endroit, un orchestre militaire jouait de la musique sous un manguier. La promenade des habitants de Cayenne était ainsi égayée. Sous un autre grand manguier, il y avait une cabane où chaque dimanche on jouait un spectacle de guignols qui faisait la joie de la population ».*

Jelski prépara et publia dans ses mémoires un court lexique créole. Il décrivit aussi le marché de Cayenne « très pauvre en marchandises » et qui, selon lui, ne reflétait pas la richesse des ressources disponibles en Guyane :

*« Les rivières de la Guyane sont riches en très beaux et très bons poissons, mais on ne les trouve pas sur le marché de Cayenne. On trouve plutôt des crabes, principalement, une espèce de couleur sombre violette, plus grande que le poing, avec de longues pattes velues. Ces crabes vivent en bord de mer, essentiellement dans des trous boueux couverts de Rhizophores. Quand la mer recule, les Africains vont sur le littoral et dès qu'ils voient un crabe se cacher dans un trou, ils y mettent la main et l'attrapent. Ensuite ils les attachent avec une ficelle faite d'écorce de bois pour les amener au marché (...). Parmi les nombreuses espèces de crabes vivants dans les marais littoraux, il y en a une particulièrement recherchée : elle était plate, rouge comme le sang et du diamètre d'un verr ; elle fait partie de ces espèces de crabes qui grimpent aux arbres. La soupe de ce crabe, appelée Calichat, et ses coquilles farcies, font partie des délices de la cuisine créole. ».*

Il s'intéressait aux fruits et légumes inconnus ou très rares en Europe. C'est en voyageant vers la Guyane, pendant son escale à Madère, que Jelski écrivit :

*«J'ai vu pour la première fois des bananes, qui sont des fruits exotiques bien utiles. Pour des raisons économiques, j'ai résisté à ma curiosité d'en connaître le goût ».*

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ces fruits retinrent son attention à Cayenne :

*« Les bananes (*Musa sapientum* et *Musa paradisiaca*) sont parmi les plus importants produits du marché de Cayenne. (...) En Guyane, on mange les bananes *Musa paradisiaca* cuites ou rôties ; *Musa sapientum*, plus douce, est consommée plutôt crue. C'est un des hors-d'œuvre préférés. Les deux espèces coupées en longues lamelles et frites constituent un des meilleurs plats guyanais. (...) Il existe différentes variétés de bananes. Les plus grandes sont appelées bananes rougou<sup>20</sup>. On suppose qu'elles proviennent d'Afrique. Ces fruits peuvent mesurer 40 cm chacun. Les meilleurs bananes guyanaises sont les bacove pomme d'un jaune clair ; elles sont plus grandes et leur goût ressemble un peu à celui d'une pomme. La deuxième variété parmi les meilleures est le bacove balisier<sup>21</sup>. Cette banane est plus petite, plus foncée, avec des tâches rouges, et est encore plus aromatiques et sucrée que la première variété. Les Créoles préfèrent la bacove balisier. Moi, je préfère le bacove pomme».*

Jelski semblait aussi apprécier le goût des produits issus de l'agriculture guyanaise :

*« Ce pays possède également tous les légumes des pays chauds. Le plus important est la patate douce<sup>22</sup> (*Batatus edulis*), une espèce de liseron rampant sur la terre. On plante les touffes de cette plante sur de petites collines artificielles. Les racines sont plus douces et un peu moins juteuses que les pommes de terre, et un peu sucrées. On les mange cuites ou rôties, mais aussi en confitures. Pareillement au manioc, on déterre ces racines au fur et à mesure des besoins » ou encore «L'Igname (*Dioscorea*) est une plante monocotylédone cultivée par les Africains et les Indiens. Il existe, comme pour les patates douces, diverses variétés. Certaines ont les racines fades et d'autres, comme les pommes de terre, un très bon goût ».*

Il décrit des fruits qui demeurent souvent encore aujourd'hui très peu connus en Europe :

*« Les Pommes cannelle et Corossol sont des anones, les fruits de petits arbres. Les fruits sont verts, couverts par un réseau de dessins de figures géométriques. Leur chair fondante et aromatique contient quatre grandes graines noires. Les fruits rouges d'une espèce de *Malpighia* remplacent en Guyane les bigarreaux. Les fruits*

---

<sup>20</sup> Ecrit en français dans le texte original.

<sup>21</sup> Ecrit en français dans le texte original.

<sup>22</sup> Ecrit en français dans le texte original.

*d'un petit palmier de marécages Zagunette rappellent les groseilles à maquereau par leur forme et leur goût. Les fruits du palmier Panipou doivent être modifiés par la culture, car ils ne contenaient pas de graines » et parle aussi de ceux que nous connaissons un siècle plus tard sur le marché européen : « L'avocatier<sup>23</sup> (*Laurus persea*) donne un fruit rond appelé avocat, de la taille d'une grande pomme. Ce fruit est couvert d'une peau verte. Un grand noyau rond se trouve à l'intérieur. Entre la peau et le noyau, le fruit est rempli d'une masse grasse verte qui a un goût d'herbe. On le mange avec du sel et du pain, mais aussi avec du vinaigre, de l'huile et du poivre. Malgré un goût peu marqué, ni sucré ni acidulé, ce fruit est apprécié de tous ; on l'appelle le beurre végétal » ou encore « Il existe plusieurs variétés de mangues. Même celles cultivées à partir d'une graine donnent de très bons fruits. Les mangues, connues sous la dénomination générale de mangues greffées comme Mangue d'or, Nonpareille, Reine Amélie<sup>24</sup>, figurent parmi les fruits les plus délicieux du monde entier. Les mangues greffées ont non seulement un meilleur goût, mais elles sont aussi plus grandes et leur chair n'a presque pas de fibres. Il y a deux façons de manger les mangues : soit on les coupe en deux parties et on goûte la chair avec une cuillère, soit on fait un petit trou dans la peau et en appuyant, on suce la chair comme de la crème fraîche ».*

Jelski était aussi très intéressé par les produits comestibles de la forêt :

*« S'il n'arrive pas à chasser suffisamment de gibier, un voyageur perdu ne peut pas vraiment compter sur les fruits disponibles pour survivre. Par contre, il peut se nourrir des bourgeons terminaux des tiges de palmiers, qu'on appelle le chou du palmier. (...) Ces feuilles crues, préparées en salade, sont très agréables. Leur goût rappelle un peu celui de l'amande. Elles sont également bonnes, frites ou cuisinées, avec un arôme rappelant celui des champignons. (...) ; le meilleur est le Maripa ; c'est également un des plus beaux palmiers par la forme de sa couronne. Ses fruits sont aussi comestibles : une chair agréable de la consistance du beurre se trouve entre la peau et le noyau. On en envoie à Cayenne, surtout à destination des propriétaires de singes apprivoisés. Le palmier Maripa est devenu rare à proximité des lieux habités. Dans les environs de Cayenne, je n'en ai vu aucun, sauf des pieds cultivés (...). Pendant mon séjour à St. Laurent, pour faire plaisir à mes collègues, j'apportais des bouts de Pinot à manger en salade ».*

Il aimait également les produits locaux :

*« Couac et cassave sont d'autres produits alimentaires de Guyane, probablement encore plus importants que les bananes. On les obtient tous les deux à partir d'une plante appelée manioc ».*

D'une manière générale, il s'intéressait beaucoup à l'agriculture et à l'économie de la Guyane, d'où les descriptions des cultures de terres inondées dites “terres basses” et des

---

<sup>23</sup> Ecrit en français dans le texte original.

<sup>24</sup> Ecrit en français dans le texte original.

“ terres hautes ”, et des plantations de café, de cacao, de giroflier, de rocouyers, avec des détails souvent aujourd’hui oubliés sur la production de roucou :

*« Plus l’odeur de cette masse est dégoûtante, plus sa qualité est bonne. C’est pour cette raison que parfois, on y ajoute des corps en décomposition d’Opisthocomus [Hoazin] »,*

mais aussi avec la description de la « colle de machoiran <sup>25</sup> » produite à partir de poissons de la colonie ou des tentatives de production de papier à partir de la plante *moucou-moucou*. Avec une grande passion de naturaliste, Jelski trouvait des spécimens à collecter même là où les autres ne voyaient que des déchets inutiles :

*« A certaines saisons, on pêche dans la mer aux environs de Cayenne beaucoup de poissons nommés Lune. Pendant ces périodes de pêche, tous les propriétaires de filets, pas obligatoirement des pêcheurs, parcourent toutes les petites baies, appelées anses, et y pêchent de gros poissons en laissant les petits, c’est-à-dire de la taille d’un quart d’une feuille de papier. A plusieurs reprises, j’ai vu ces tas de petits poissons fraîchement abandonnés. J’y ai trouvé de beaux et d’intéressants spécimens, que j’ai envoyés au Cabinet d’Histoire Naturelle de Varsovie. Il s’avéra que certains étaient d’une grande rareté. Ces poissons appartenaient en grande majorité à la famille des maquereaux ».*

Jelski, dans sa jeunesse, avait entamé des études de médecine. En Guyane, il eu l’opportunité de travailler à l’hôpital : il n’y a donc rien d’étonnant à ce qu’il se soit aussi intéressé aux maladies tropicales :

*« Quand les Français commencèrent à habiter les bords des rivières guyanaises et principalement à exploiter le bois dans la forêt pour les chemins de fer, on apprit l’existence d’une grave maladie causée par une mouche. Quand un homme enrhumé s’endort dans la forêt, cette mouche vient pondre ses œufs dans les narines de celui-ci. Cette espèce, de couleur verte, ressemble beaucoup à notre *Lucilia caesar*. Très rapidement, les larves sortent des œufs et migrent de plus en plus profondément dans les narines. Elles vivent grâce à l’humidité des fosses nasales. Le visage gonfle alors et les maux de têtes deviennent insupportables. Au départ, la cause de cette maladie était inconnue et on ne savait pas la traiter ; il y a même eu des cas mortels. Mais lorsqu’on a compris que les maux étaient causés par les mouches, on a trouvé un remède qui consistait à injecter de la benzine : les larves étaient alors rapidement tuées et le rétablissement rapide ».*

Il faut dire que lui-même fut confronté à plusieurs reprises à des problèmes de santé en Guyane :

---

<sup>25</sup> Ecrit en français dans le texte original.

*« Juste après mon arrivée en Guyane, lors de mon voyage sur l'Approuague, j'ai eu une douleur au pied. Un Africain regarda mon pied et sortit avec une aiguille deux petits sachets de la taille du petit doigt ; il remplit les trous de cendre de tabac, et j'ai guéri, les trous ont cicatrisé très rapidement. Ces sachets blancs étaient en réalité les corps d'une puce remplie d'œufs. Cet insecte est appelé en Guyane " Chique ", et en latin, Pulex penetrans. Cette puce ne ronge pas la chair pour faire son trou, elle perce juste la peau et y reste en buvant le sang et l'humidité. La partie postérieure de son corps reste toujours au niveau de la surface de la peau. Quelques jours après être entrée dans le corps, la puce commence à gonfler et à blanchir. Après une dizaine de jours, elle atteint la taille d'une graine de petit pois. Le plus souvent, elle se localise à côté des ongles. En arrivant à maturité, elle pond des œufs, dont les éclosions périodiques avaient été observées par les naturalistes. Les larves de ces puces vivent dans la poussière des habitations. Les chaumières abandonnées des Africains, les lieux où se repose le bétail - les cochons en particulier -, sont pleins de ces puces. A cause de ces insectes, les gens en Guyane font très attention à leurs pieds. Les personnes des classes supérieures font contrôler leurs pieds tous les jours».*

C'est d'ailleurs en raison de la dégradation de son état de santé qu'on l'obligea à quitter la Guyane :

*« je suis tombé malade à cause du climat, de l'eau, et des incommodités de la vie sous les tropiques ; je m'affaiblissais de plus en plus ; mon état était tel qu'un commerçant raconta à mon retour sur Cayenne que j'étais sans doute mort. Je sentais que j'avais besoin d'un médicament. J'ai demandé aux Indiens de me montrer une plante qui puisse remplacer l'ipécacuanha. Ils m'ont emmené sur une autre île, assez éloignée, et y ont arraché un arbre tamukà. La racine râpée de cette plante, préparée avec de l'eau chaude, eut un effet salvateur. Mais mon affaiblissement était tel que je n'étais plus capable de faire le moindre travail. J'ai donc décidé de partir ».*

Les mémoires de Jelski nous permettent de connaître les mécanismes du fonctionnement de la colonie et de l'administration. A titre d'exemple, citons les circonstances dans lesquelles Jelski s'est vu confier une mission en qualité de médecin à la Montagne d'Argent :

*« Lors d'une conversation amicale, j'avais déclaré que je regrettais de ne pas être médecin, car je serais volontiers parti pour connaître cette région qui m'était inconnue. Le docteur Maréchal sollicité par le médecin en chef pour remplacer le docteur Mercier répondit : " Moi non, mais Jelski voudrait bien y aller ". Mais la réponse fût " il n'est pas médecin ". On fit le tour des différentes personnes, mais aucune n'était volontaire. C'est avec un grand étonnement que je fus convoqué par le médecin en chef. Il me dit : " J'ai entendu que vous vouliez aller à la Montagne d'Argent ". Je lui répondis : " Oui, mais je crains que mes modestes connaissances médicales ne me causent des ennuis. S'il ne s'agit que de lépreux cela ira, mais je pourrais être confronté à d'autres maladies. "*

*Sa réaction fût la suivante : “ Vous imaginez quelque chose qui probablement n’arrivera pas. De toute façon, les sœurs et le prêtre se soignent seuls. S’il y avait un cas de malaria, vous donnez de la quinine. Pour toutes les indigestions, vous prescrivez l’Ipécacuanha. La tâche principale est administrative ”.*

« Alors je répondis : “ C’est d’accord ”. Le médecin en chef et le gouverneur donnèrent rapidement leur accord. ».

Les mémoires de Jelski décrivent aussi quelques situations assez drôles :

« Je me souviens avoir assisté à une scène amusante : un Africain en uniforme a tapé sur un tambour et a ensuite lu un arrêté administratif ; il n’y avait comme public que des oiseaux diables<sup>26</sup>, mais c’était suffisant pour que personne ne puisse dire qu’il ignore la loi. ».

Dans cette administration coloniale, le nombre important de fonctionnaires qui s’ennuyaient fut une aide précieuse pour Jelski dans sa quête d’animaux et de plantes :

« A St. Laurent, il y avait beaucoup de personnes un peu partout dans les champs et dans la forêt qui voulait gagner un verre du vin, ou un peu de sous pour s’acheter un verre de vodka, un peu de tabac, ou tout autre petit plaisir. Alors, si quelqu’un rencontrait quelque chose d’intéressant - un serpent ou un autre animal -, il l’amenait au commandant militaire en espérant pouvoir le vendre.

Les officiers s’intéressaient très peu à ces choses. Ils n’avaient ni récipients, ni outils, ni alcool. Ils ne voulaient pas non plus consacrer leur temps et dépenser de l’argent pour sauvegarder des spécimens fragiles. En plus, ils me les cédaient par gentillesse à mon égard. Bref, j’étais pratiquement le seul acheteur. Pour les serpents, je payais un verre ou une bouteille du vin. J’ai acheté les spécimens les plus intéressants en payant comptant 1, 2, 3, parfois jusqu’à 5 francs. ».

Rien d’étonnant à ce que, dans de telles conditions, Jelski ne se fasse beaucoup d’amis :

«Les marais avec les touffes d’herbes se trouvaient du côté gauche de la route. Une matinée pluvieuse, j’aperçus une chose inhabituelle sur une touffe d’herbe que je connaissais bien. Je me suis approché et ai remarqué un groupe de canards. Leurs têtes étaient toutes dirigées dans la même direction. Je les ai approchés et ai tiré deux fois. J’en ai tué plus que je ne pouvais en transporter. Je les ai pris par le cou. Un Africain, qui se trouvait là par hasard, récolta le reste. Il ne s’était même pas écoulé une demi-heure depuis mon départ de la ville, si bien que de nombreuses personnes furent étonnées d’un tel succès. Parmi eux, Emile Barde : c’était un jeune soldat, zouave d’Algérie, originaire de Rochefort, et un chasseur passionné. Il m’aperçut de la fenêtre du deuxième étage ; il ne me connaissait pas personnellement, mais il cria “ Jelski, Jelski ! Où avez vous tué cela ?! ”<sup>27</sup> Ainsi commença notre grande amitié. Plus tard, il partit au Gabon. Il m’écrivit au Pérou, un jour avant de partir chasser les gorilles. Depuis, je n’ai plus eu de ses nouvelles. Peut-être succomba-t-il lors de la guerre contre les Prussiens ?

---

<sup>26</sup> Ecrit en français dans le texte original.

<sup>27</sup> Ecrit en français dans le texte original.



*J'ai gardé les cinq plus beaux canards pour en prendre les peaux pour le cabinet d'histoire naturelle de Varsovie ; j'ai distribué les autres à mes supérieurs et à d'autres connaissances. M. Kérangal me remercia très chaleureusement, car il m'expliqua qu'en ce jour de carême, on ne trouvait plus de poissons sur le marché, mais que la consommation des canards que les Français appellent " Sarcelles " était permise ».*

Car c'est bien évidemment la nature guyanaise qui intéressait le plus Jelski. Il passait le plus de temps possible à chasser, à collecter et à préparer des spécimens. L'intérêt à l'époque pour la nature sud-américaine était si grand en Europe, qu'une véritable économie s'était constitué en Guyane autour des recherches naturalistes :

*« Il faut savoir que le commerce de peaux d'oiseaux était très important en Guyane. Dans les collections européennes, les oiseaux originaires de Cayenne sont beaucoup plus répandus que ceux en provenance d'autres pays. Il n'y a aucun autre endroit où l'on prépare les peaux d'oiseau aussi bien qu'ici. J'ai regardé avec une grande curiosité, comment un préparateur local parvenait à mieux travailler que nous, les taxidermistes européens, tout en allant plus vite. J'ai appris cette méthode de Cayenne et l'ai même ensuite améliorée».*

Il y avait tellement d'enjeu, que cela tournait même parfois à l'escroquerie :

*« On savait à quel point les orchidées épiphytes tropicales étaient recherchées en Europe. (...) Il y avait en permanence quelques voyageurs parcourant les pays d'Amérique Centrale à la recherche de ces plantes. Le plus souvent, c'étaient les jardiniers de grands établissements comme Van Houtten Verschaffelt au Pays-Bas ou Veitsch à Londres et quelques autres. Certains de ces voyageurs travaillaient pour leur propre compte. Ils recherchaient de nouvelles plantes ornementales pas encore cultivées en Europe. Parmi ces plantes, les orchidées tenaient la première place, notamment en raison de leur vivacité. (...) Il y a peu de temps, l'accident suivant se passa en Guyane : un voyageur, " chasseur d'orchidées ", qui ne réussissait pas à trouver suffisamment de belles espèces, ni pour gagner assez d'argent, ni même pour rembourser ses frais, dessina certaines espèces petites et communes. Mais, il augmenta la taille des fleurs, ajouta certains détails et en transforma d'autres. Il trichait si habilement que ces dessins étaient très probants. Il trouva à Paris et à Londres, des gens qui payaient très cher pour obtenir des échantillons de ces soi-disant nouvelles espèces, et qui en fin de compte, étaient certainement jetés plus tard faute d'un quelconque intérêt».*

Jelski eut aussi l'occasion de rencontrer d'autres naturalistes et voyageurs qui travaillaient en Guyane :

*« Bien que la collecte de spécimens eût commencé il y a bien long temps en Guyane, M. Bar avait réussi à découvrir de nombreuses espèces nouvelles de papillons. Il avait notamment décrit un lépidoptère dont les chenilles mènent une vie sociale dans l'eau. Pendant la métamorphose, elles construisent un cocon en commun.*

*Parmi les autres étonnantes découvertes de M. Bar, je peux citer un papillon parasite, vivant dans les poils des paresseux (Bradypus). M. Bar cherchait parmi les déportés, un dessinateur capable de l'aider à préparer les illustrations pour son ouvrage sur les lépidoptères. Il trouva un ancien faux monnayeur ».*

Il nous rapporte de nombreuses anecdotes suite à ces rencontres : « Une fois, les Indiens apportèrent à Kappler un jeune lamantin vivant. Pendant un certain temps, il l'alimentait avec du lait. Il lui creusa un étang et l'habitua progressivement à manger des bananes. L'animal était si apprivoisé qu'appelé par son maître, il apparaissait à la surface de l'eau et approchait pour manger la nourriture dans sa main. L'affaire devint célèbre ; le parc zoologique de Londres acheta l'animal et envoya un bateau à vapeur pour le transporter à Londres. Mais le lamantin ne survécut pas au voyage » ou encore « M. Kappler a raconté plusieurs histoires intéressantes de son ancienne vie. Une fois, alors qu'il stationnait avec son unité dans une petite forteresse, à l'intérieur de la Guyane, il rencontra un petit jaguar. Il l'attrapa sans réfléchir et l'apporta rapidement à la maison. La nuit, la mère du petit venait et se promenait en hurlant autour de la maison. Ceci se répéta pendant quelques nuits de suite. Pour nourrir le petit jaguar, M. Kappler chassait des chauves-souris et de petits oiseaux. En grandissant, il devint de plus en plus gourmand et il fallut lui donner des poules. Un jour, quand les poules commencèrent à manquer, le jaguar attrapa la tête desséchée d'un serpent, la déchira et se piqua avec une dent venimeuse : il mourut suite à cet accident».

Tous ces témoignages nous fournissent des informations d'une grande importance pour l'histoire de la zoologie :

*« Néanmoins, pendant de longues années, les Indiens ne furent pas capables de trouver une chauve-souris blanche pour M. Kappler. J'eus la chance d'obtenir cet animal. Un jour, on m'apporta un mâle, et le lendemain, une femelle. Les deux furent capturés dans la même maison. Il me semble que c'était la première fois qu'on capturait une chauve-souris blanche depuis qu'on en avait trouvé une au Brésil dans le feuillage d'un cocotier. M. Kappler s'intéressa beaucoup à cet événement. Il m'envoya un coursier pour me demander de venir et de lui montrer les chauves-souris. Il fit immédiatement un dessin et l'envoya avec une courte description à M. Peters, à Berlin. Moi non plus, je n'attendis pas d'avoir rempli le coffre, et je les ai envoyées directement dans une boîte métallique, par la poste. Mais apparemment, elles n'étaient pas encore arrivées à Varsovie quand M. Taczanowski reçut un courrier du professeur Peters lui demandant en prêt ces spécimens pour en faire une description. Il lui accordera volontiers cette faveur » ou encore « Plus nous approchions de cette roche, plus il y avait d'oiseaux dans l'air. Quand nous jetâmes l'ancre, les oiseaux nous entouraient de partout. M. Payen, le médecin du navire, commença à tirer et ils tombaient sur le pont du bateau. En majorité, c'étaient des fous *Sula bassana*<sup>28</sup>. Il y avait aussi beaucoup de sternes fuligineuses *Ochroprion fuliginosa*<sup>29</sup> mais aussi des frégates (*Tachypetes aquila*<sup>30</sup>) et des phaétons (*Phaëton aethereus*) ».*

---

<sup>28</sup> Le nom scientifique actuel est *Sula leucogaster*.

<sup>29</sup> Le nom scientifique actuel est *Sterna fuscata*.

<sup>30</sup> Le nom scientifique actuel est *Fregata magnificens*.

Dans l'ouvrage intitulé « *Oiseaux de Guyane* » d'O. Tostain et al. (1992), on mentionne que

*“ L'œuvre du peintre naturaliste Ogier de Gombaud (Haverschmidt, 1957) illustre indiscutablement qu'une espèce de Paille-en-queue, Phaeton sp. (aethereus), nidifiait jusqu'au début du 19<sup>ème</sup> siècle au moins sur l'île du Grand Connétable. Elle en a depuis disparu... ”.*

Pourtant Jelski avait observé et même capturé un de ces oiseaux, qu'il avait déterminé comme *Phaeton aethereus*. Il s'agit donc d'une preuve directe de la présence de cette espèce en Guyane. Ajoutons que nous avons réussi à confirmer que les spécimens de Paille-en-queue envoyés par Jelski de Guyane, se trouvent encore aujourd'hui dans la collection du Musée Zoologique à Varsovie.

Jelski était très en avance sur son temps et avait véritablement une perception avant-gardiste des problèmes liés à la conservation de la nature guyanaise :

*« Après le débarquement, nous avons emprunté une pente herbacée qui était recouverte de nids de sternes à tel point qu'il fallait faire attention de ne pas marcher sur les œufs. Les marins ont rempli quelques seaux avec ces œufs. Cette destruction me chagrinait beaucoup, mais, on ne pouvait rien expliquer à ces gens simples. Le peuple ne pensait qu'à manger. Un oiseau n'était intéressant pour eux qu'à partir du moment où on pouvait le manger. La question de la survie d'une espèce<sup>31</sup> ne l'intéressait point. Les hommes détruisaient même plus que ce qu'ils pouvaient consommer. Ainsi ont disparu à jamais : Le Dodo sur l'île de Bourbon et sur l'île de France, la vache marine sur les îles de Béring et *Alca impennis* en Islande ».*

Il dénonçait aussi le commerce des plumes, si destructif pour l'avifaune guyanaise :

*« Avant que nous quittions ces environs, les hommes partirent faire une longue expédition pour chercher des œufs de hérons. Ils connaissaient le lieu de nidification des colonies de grands hérons blancs. Mais ils revinrent sans avoir trouvé un seul œuf, en expliquant que l'absence d'œuf cette année-là était la conséquence de l'énorme destruction occasionnée l'année précédente par des chasseurs venus chercher des plumes.*

*Les plumes de hérons qu'on trouvait dans le commerce semblaient effectivement provenir en grande majorité des bords de la rivière Uassa.*

*La partie dorsale de ces peaux d'oiseaux, où se trouvaient ces plumes délicates, étaient une manne financière importante pour les Indiens de la Uassa. Ils pouvaient vendre aux marchands de Cayenne n'importe quelle quantité de ces peaux pour 1 franc la paire.*

---

<sup>31</sup> “ *une forme* ” dans le texte original.

*Ces chasseurs indiens faisaient d'énormes ravages parmi ces oiseaux. En plus, en trouvant une colonie de hérons, les Indiens, pour reprendre leur expression, " remplissaient " la pirogue d'œufs. Il n'était donc pas étonnant que cette espèce, déjà de plus en plus rare, ne devienne d'une grande rareté dans un avenir très proche. Seul le rétablissement de lois protectrices pouvait sauver cette espèce.*

*Les autres oiseaux chassés ici pour leurs plumes étaient les Rapapas ou Cancromas, sortes de beaux hérons avec de très belles plumes et un très gros et large bec ; et le Grand gosier ou Mahura, un autre héron, géant, de la taille d'une grue. Ces deux oiseaux avaient de très belles plumes, même si elles n'étaient pas divisées sur le dos ».*

Ajoutons pour terminer que Jelski fut probablement le premier à vouloir protéger la nature et à s'inquiéter de l'effondrement des populations amérindiennes en Guyane, et ce, bien avant que l'administration française ne fasse les premiers pas dans cette direction.